

ÉCRIRE NOS GUERRES ; FICTIONNER NOS CONFLITS

Les rapports que la littérature noue de tout temps avec la conflictualité sociale et plus précisément la guerre, - réalité cruelle et tragique s'il en est -, ne sont heureusement pas équitables. Si la guerre ne cesse d'inspirer le récit, le poème et l'essai, rien ne prouve que l'inverse soit avéré. Bien au contraire, il se pourrait que la littérature, - dont l'une des finalités majeures, l'une de ces précieuses futilités -, serait, selon Antoine Compagnon, de pourvoir l'humanité en vie bonne par le récit, à conférer à l'existence une couche critique et réflexive supplémentaire et une dimension éthique qui, autrement, lui ferait terriblement défaut, recouvre ici une place centrale dans la prise de conscience.

De fait, la guerre s'invite dans la littérature comme une réalité vécue, un trauma personnel et collectif, une menace latente, le lieu d'une mémoire complexe et prospective.

Le retour assumé et décomplexé du référent dans le récit français contemporain, et l'approche comparatiste qu'il suggère tout naturellement pour les littératures congénères, prêtent main forte à l'œuvre esthétique de dire l'indicible et de témoigner de l'horreur. La littérature se donnerait ainsi également pour tâche d'exposer nos blessures collectives sans pourtant prétendre les guérir, même si le témoignage demeure crucial.

C'est ce défi, autant critique qu'humain, autant scientifique qu'urgent que les contributions de cet ouvrage ont relevé sur le mode de la lecture spécialisée. C'est justement le cas de la lecture stimulante que Déborah Lévy-Bertherat propose du roman de Laurent Mauvignier, *Des Hommes*, notamment par le biais d'une mise en exergue narrative du motif de la photographie.

Dans un même souci de mettre en avant la *transmédialité* du fait littéraire, Raphaël Villatte traite du fragile équilibre fiction - non-fiction dans le phénomène de reproduction dramatisée du réel, notamment celui des conflits les plus récents dans lesquels les États-Unis se sont impliqués.

De même, on lira avec profit la perspective du témoignage de la guerre et de la résistance dans le contexte douloureux vietnamien évoqué par l'écrivaine allophone Anna Moï dans *Riz noir* et qui trouve chez Julia Pröll une lecture féminine, ne perdant jamais de vue l'exigence critique.

L'œuvre très particulière de Jérôme Ferrari (et Maïssa Bey, d'ailleurs), - qui revient volontiers sur la tragédie de la guerre d'Algérie (*Où j'ai laissé mon âme*) ou sur le rôle ambigu joué par l'Occident dans les conflits internationaux (*Un dieu un animal*) fait l'objet d'une lecture croisée dans les contributions de Flávia Nascimento Falleiros et d'Habiba Sebki.

Si Walter Geerts propose un décryptage renouvelé du roman historique de l'écrivain italien Vincenzo Consolo, *Le Sourire du marin inconnu*, lequel évoque le contexte de l'unification de l'Italie, et Agripina Vieira, celle des mémoires de guerre très présentes dans la poétique simonienne, José Domingues de Almeida suggère une approche comparée du traitement narratif de l'enfance dans certains romans des écrivains belges Eugène Savitzkaya et Conrad Detrez, et de l'africain Ahmadou Kourouma.

Il ressort de la diversité des apports critiques de cet ouvrage que la thématique de la guerre, - notamment dans le contexte commémoratif du centenaire de la Première Guerre mondiale -, continue d'alimenter les imaginaires narratifs et d'interpeller la critique littéraire. Que leurs auteurs en soient remerciés. En ce qui nous concerne, demeure intacte l'invitation, - pacifique, elle -, à (re)découvrir ces textes et à y (re)lire les témoignages, les évocations (auto)fictionnelles et les écarts narratifs auxquels les littératures contemporaines ont recours pour dire l'indicible.

Maria João Reynaud

Maria de Fátima Outeirinho

José Domingues de Almeida